Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 2

Rubrik: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de la question des variations de climat. M. *Fraisse*, ingénieur, cite d'après M. l'ingénieur Pury de Neuchâtel, ce fait que dans plusieurs contrées du Jura, le déboisement a eu pour conséquence de faire disparaître certains arbres fruitiers et certaines cultures qui prospéraient autrefois dans le voisinage des forêts.

M. le *Dr J. de la Harpe* fait remarquer que, d'après des recherches récentes, le déboisement n'amène pas une variation sensible de la température moyenne d'un lieu, mais qu'il augmente l'écart entre les températures extrêmes; le sol déboisé devient plus accessible au réchauffement en été, au refroidissement en hiver. M. le *Dr Ph. de la Harpe* fait remarquer que dans notre Jorat, à Epalinges, Savigny, etc., les hivers étaient bien plus rudes et surtout plus neigeux il y a vingt ans qu'ils ne le sont aujourd'hui, et que les étés étaient en même temps moins favorables à la culture des céréales; certains blés prospèrent aujourd'hui qu'on ne pouvait pas obtenir il y a quelques années. Il y aurait lieu de constater d'une manière précise si, dans le Jorat, le reboisement l'emporte ou non sur le déboisement.

M. *Lochmann*, ingénieur, avait fait connaître précédemment à la Société qu'en creusant les fondations du pont de Payerne, on avait trouvé les restes d'anciennes fondations plus profondes et sous celles-ci, de plus profondes encore, ce qui annonçait un exhaussement très notable de la vallée de la Broye. De nouvelles observations viennent aujourd'hui mettre en évidence ce fait, très naturel sans doute, mais qu'il est toujours curieux de constater d'une manière précise. A la suite des travaux de canalisation de la Broye, exécutés entre Payerne et Granges, le courant de l'eau s'est établi d'une manière plus régulière, le lit de la rivière s'est creusé et a mis à nu, à une grande profondeur au-dessous du sol actuel un tronc de chêne bien enraciné, des débris de clayonnages et un grand nombre de vestiges d'anciens travaux.

S. C.

Risquo dè mè fére éterti se vo dio stasse; mâ vé tot parâi la vo dere: clliau qu'arant risu m'eimparèrant.

L'ètâi l'abbaï proutse dè Losena. Lè damusalè l'avant fé on drapeau, et, peinsâdè, falliâi lo preseintâ à la pararda. Lo comité s'ètâi rasseimbllia pè le Trai-Pindzon, et l'avant décidâ que lo presideint farâi lo discou. Ne sé pas se ci presideint l'avâi dè la peina à menâ la leingua au bin cein que lai avâi, mâ lai firant son discou, et ie du lo recordâ. Ma fâi vatelè l'abbaï qu'arrevè, et vaitce la parardâ. N'ètâi pas question dè lau criâ, coumeint lè fennè de Bîmant: — Retornâ fére on to, la soupa n'è pas presta — l'ètâi lo momeint dè fére lo discou.

Lo presideint qu'avâi la gruletta, demandè à on autro se ne vâut pas dere lo discou à sa pllièce.

— Ma fai na, que lai repond: te comprein, l'è tè que tî presideint; lè tè que te faut lo dere.

— Allein, dis-lo: ne sé pas fére clliau z'affére.

— Na, peinse-tè vai: l'è té que t'î presideint.

Adan lo presideint montè su l'estrade et ie coumeincè... ein français, lo bon sang:

Citoyens, j'ai l'honneur de vous présenter ce drapeau...

Et ie crotzè. — L'insigne de notre société, que l'ai dit tot bas ion dau comité.

Le... le... l'in... l'insecte de notre société, que dit l'autro...

Na, l'*insigne*, qu'on lai redit.

Et lo presideint recoumeincè:

Citoyens, j'ai l'honneur de vous présenter ce drapeau, l'insecte...

— Na, *l'insigne*.

— Citoyens, j'ai l'honneur... Diablle mè bourlâi que redio on mot! — Et ie décheint de l'estrade.

L. F.

A propos d'un tapis, ou la science du foyer domestique, par Mme Beecher-Stowe, auteur des *Petits renards*. — Traduit librement de l'anglais.

Vous vous souvenez sans doute des *Petits renards*, ce joli volume si substantiel, si pratique, et qui vaut, selon moi, un gros recueil de sermons et toute une balle de petits traités. Si vous ne l'avez pas lu, emplettez-le au plus vite; cela vous mettra en goût, et vous voudrez lire *A propos d'un tapis*. C'est le même genre de morale, moitié débitée, moitié mise en action; où l'étude philosophique, le dialogue et le récit se pénètrent, se complètent et produisent la plus agréable variété. Et puis, Mme Beecher-Stowe a gardé le talent de vous faire réfléchir sans vous prêcher, sans vous prendre corps à corps; son livre est impersonnel, il ne s'adresse pas à vous, il ne s'adresse pas à moi; et pourtant que de bonnes petites vérités vous pourrez y glaner, et moi aussi, que vous trouverez évidentes et qui vous frapperont comme un rayon de soleil. Permis à chacun de garder son quant à soi; mais vous aurez beau faire, vous serez forcé bon gré mal gré, en refermant ce petit volume, de vous avouer *in petto* que vous avez encore pas mal de préjugés et d'erreurs à redresser dans votre manière de comprendre la famille et son intérieur, même après le très gros livre de M. de Gasparin. Et quand je dis vous, je veux dire nous, car j'ai dû me faire le même aveu.

Après quoi, si vous êtes très difficile, très pointilleux à propos de la diction et du style, je vous renvoie au dernier chapitre des *Petits renards*, lequel traite de la *minutie*. Vous y verrez cette maxime, qu'il faut se faire une règle de conduite d'être content, dès que les choses sont faites à moitié aussi bien qu'on les aurait désirées. Moi-même, qui n'ai guère le droit d'être sévère, j'aurais voulu un autre tour à de certaines phrases, à celle-ci par exemple: « *Je voudrais aussi peu remédier à l'usure graduelle et à la vieillesse par des rapiécements criards, que je ne permettrais à un barbouilleur moderne de restaurer une belle peinture ancienne.* » Tout à la fin du volume, j'eusse préféré *distraient* à *distraisent*, dans la phrase: « *Je crois que les chrétiens qui, par conscience et par principe, distraisent complétement leur esprit...* » Mais je me suis souvenu de la maxime, et il faut mettre que je n'ai rien dit; d'autant plus que, d'ailleurs, le style est bien près d'être tout simplement bel et bon. Le traducteur appartient-il à la Suisse française? J'ai tout lieu de le croire, et j'oserais même affirmer qu'une main féminine, comme dans les *Petits renards*, promène ce gentil brin de plume. Cela se voit à de certaines délicatesses, comme par exemple quand il est question d'envoyer quelqu'un ou quelque chose au... *je ne sais quoi*. Une main d'homme eût envoyé *au diable*, sans autre façon. Ce je ne sais quoi est charmant et convient aux jeunes filles, mais il ne dit rien, ou ne dit que trop: mieux vaut le droit chemin, c'est plus clair et l'on sait où l'on va.

Et à propos de savoir où l'on va, connaissez-vous l'anecdote du pasteur pauvre, auquel on voulait faire cadeau d'une paire de bas de soie? La voici, elle est courte et bonne:

« C'était au temps des culottes courtes et des longs bas; ce » brave homme reçut en présent une très belle paire de bas » de soie noirs (et non pas *noire*). Il refusa, disant qu'il n'a- » vait pas les moyens de les porter.

— « Pas les moyens? répliqua l'ami; comment, quand je » vous les donne!

— « Sans doute; mais si je les accepte, cela me reviendra » au moins à deux cents dollars, et je n'en ai pas les moyens.

— « Comment cela?

— « D'abord, aussitôt que je les aurai mis, ma femme » dira: — Mon cher, il vous faut une paire de culottes neu- » ves, — et il faudra les acheter. Puis elle ajoutera: — Mon » cher! comme votre habit est râpé! — et j'en achèterai un

» neuf. Puis : — Mon cher, cela ne peut pas aller ainsi, il » vous faut un chapeau neuf. — A mon tour je dirai : — Ma » chère, il ne convient pas que je sois si beau et que vous » gardiez votre vieille robe ; — et ma femme achètera une » robe ; puis la robe exigera un châle et un chapeau neufs ; » tout autant de choses dont nous ne sentirons pas le besoin, » si je n'accepte pas ces bas de soie, car, aussi longtemps » que nous ne les verrons pas, nos vieilleries nous paraîtront » assez belles. »

Voulez-vous quelques sentences, écoutez :

« L'économie, si elle n'est pas un acte rationnel et le fruit » du jugement, est une monomanie qui empoisonne, lasse et » obsède jusqu'au tombeau. »

Ou encore :

« De tous les modes de dépenser son argent, c'est celui » d'avaler des friandises coûteuses qui est le plus ingrat. »

Ou bien :

« Incontestablement, la sphère de la femme doit être con- » venablement étendue, et les gouvernements républicains » en particulier ne se sauveront de la corruption et de la » ruine qu'à cette condition. »

Et sur ce dernier sujet, l'auteur dit encore d'excellentes choses, si excellentes qu'elles font trouver le Code Napoléon, et tant d'autres, stupides et absurdes, partout où il y est question des femmes. Mais il faut vous laisser le plaisir de l'imprévu, et je conclus en vous recommandant cette nouvelle traduction comme une lecture attrayante et solide à la fois.

L. Favrat.

Monsieur le Rédacteur,

Excusez si je viens vous demander quelques explications sur votre belle fête du nouvel-an. Je n'ai pas pu comprendre l'article que la *Gazette de Lausanne*, dans son numéro du 5, a donné à cette occasion. Il y a des termes beaucoup trop recherchés pour nous autres campagnards. J'ai pourtant été commis d'exercice pendant dix ans dans mon petit village, au bord du Veyron, et notre régent était un des meilleurs de par chez nous. Plusieurs personnes et surtout les vieilles femmes du village qui lisent la *Gazette* tous les jours, disent qu'on ne raconte plus les choses comme dans le temps, qu'on raffine trop.

Il faut bien que je vous dise pourquoi je vous écris. J'ai été à Lausanne le 2, mais en arrivant je suis entré au café *Bel-Air* où je suis beaucoup resté, et quand j'ai suivi la mascarade sur St-Laurent il y avait si tellement de monde que j'ai pu à peine apercevoir les diables rouges et blancs. Au moment où je m'en suis approché j'ai reçu un coup de vessie qui m'a enfoncé mon chapeau jusqu'au menton ; impossible de sortir mes mains pour le soulever, et que je suis retourné tant bien que mal au café *Bel-Air* avec mon chapeau enfoncé. Enfin, je n'ai rien vu, quoi.

Voilà pourquoi j'aimerais que vous nous donniez quelques détails dans le *Conteur*, qui appelle les choses par leur nom ; ça ferait bien plaisir au syndic qui le lit après moi. La *Gazette* nous dit qu'à Lausanne tous les chapeaux tournaient leurs *ailes* vers la rue de Bourg. Chez nous les chapeaux ont des bords, mais qui ne tournent pas. Pardon je vous barre les mots qui m'ont intrigué. Elle raconte aussi qu'il y avait un jardin-restaurant sur la route avec des *sommelliers;* ça devait être curieux. Je pense qu'il a voulu dire des sommeliers, comme ceux qu'on voit dans les hôtels.

Il est aussi parlé d'un *bruissement d'abeilles* qui planait dans l'air, de jaquettes à *crevés blancs*. Jamais le régent n'a pu nous dire ce que c'était que ces crevés blancs.

A présent, je ne veux pas vous dire que j'y croie, mais ça nous a tout de même remué le sang quand nous avons lu qu'il y avait des *grappes de têtes* pendues aux fenêtres. Ma mère a frissonné. Et mes enfants qui ont écouté l'affaire me demandent chaque jour comment on a pu faire le char de la déesse avec des bonbons.

Et qu'est-ce que c'est que ces *robes glauques*, ce mot ne me plaît pas ; si jamais ma femme en portait, les affaires iraient mal entre nous.

Mais encore un de ces fins mots que nous n'avons jamais pu déchiffrer, c'est *kallidoscope*. Ce mot n'est pas dans le dictionnaire du régent, il paraît que c'est un tout nouvel inventé.

J'ai dit au greffier que je vous avais écrit. C'est un homme qui est instruit et qui a même été à Zurich dans le temps. Il m'a dit : Vois-tu, Frédéric, l'article de la *Gazette* est un galimatias double. Je sais bien à peu près ce que c'est qu'un galimatias, mais je n'aurais pas cru qu'il y en eût des doubles. Il m'a encore dit, oh c'est que c'est un tout fin, lui, il m'a dit, cet article me rappelle un repas de noce auquel j'ai assisté à Lausanne. Tout y était servi dans des magnifiques ustensiles, des coupes, des verres taillés, des services d'argent massif, etc., etc., mais les mets étaient tellement chétifs et mal apprêtés qu'après dîner on avait aussi faim qu'avant, voilà.

Excusez-moi, monsieur le Rédacteur, mais racontez-nous voir ça en bon vaudois, dites-en un mot à M. Favrat.

A propos qu'est-ce que c'est que des *salamalecs ?*

Mille compliments de bonne année.

Votre abonné.

Le *Cosmos* parle des chiens du Mont St-Bernard. Ces animaux sont, paraît-il, de race espagnole. On les fait venir des Pyrénées ; leur service habituel consiste à tracer le chemin dans la neige récemment tombée, et qui cache les sentiers battus. Jamais ils ne s'écartent de ces sentiers, à moins que ce ne soit pour secourir un voyageur perdu.

Le chien le plus intelligent que l'hospice ait possédé, est celui dont la dépouille figure au musée de Berne et qui s'appelait *Paris*. Doué d'une vue excellente, il apercevait les voyageurs à une très grande distance. On en compte une trentaine qui lui ont dû la vie : entre autres trois soldats français qui, égarés dans les neiges à l'entrée de la nuit, suivaient une direction qui les écartait de l'hospice et devait bientôt les conduire au pied de rochers inaccessibles ; *Paris* les vit, attira l'attention par ses cris, se fit suivre, et les trois soldats furent sauvés.

Ce chien, qui était à l'hospice au moment du passage de l'armée en 1800, avait la singulière ha-